

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 87 (1960)
Heft: 6

Artikel: Les écrevisses d'Adrien
Autor: Mayor, Gérard
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-231827>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les écrevisses d'Adrien

par Gérard Mayor

La ferme n'était pas riche, accrochée contre une pente difficile à cultiver, à près de huit cents mètres d'altitude. La ferme n'était pas riche, mais nous y vivions bien, la vieille mère, Adrien et moi. Oh ! ce n'était pas une existence de nababs que nous menions là-haut, mais une vie d'hommes libres, ce qui a bien son prix. Et les rares visiteurs qui se hasardaient sur le chemin rocailleux, entre le mur croulant du jardin et le treillis du poulailler, sentaient immédiatement qu'ils pénétraient sur une terre à part, une sorte d'île un peu sauvage, à l'écart de l'agitation des villes.

Le travail nous harcelait avant que le soleil ne montre sa crinière par-dessus la forêt, et la nuit nous surprenait encore à l'ouvrage, les dents serrées sur nos vieilles pipes, tandis que la mère trottinait dans la cuisine basse, affairée à la préparation de notre repas du soir. Il était souvent passé dix heures quand nous venions nous attabler devant la grosse soupière d'aluminium, le plat de lard, la salade et la bouteille de cidre. Nourriture simple et solide, à l'image de nos vies, à l'image de notre paysage.

Si les hommes étaient rares dans notre voisinage, nous ne manquions cependant pas de compagnons à fourrure et à plumage. De la forêt toute proche nous parvenaient les échos d'une vie débordante : les plaintes du renard, tragiques au soir tombant ; les querelles des geais, des corbeaux, et de leur ennemi sournois, le « bon-oiseaux », épervier, buse ou criblette. A l'aube, chaque matin, deux chevreuils venaient boire dans le ruisseau de drainage, en contrebas de la ferme. A la pointe de nos faux, des lièvres s'élançaient pour une fuite zigzagante. Un blaireau s'était approprié un trou, dans la carrière abandonnée, à cinquante mètres du pont de la grange. Nous l'avons vu, souvent, qui promenait sa

petite famille au clair de lune, tribu déhanchée de drôles de chiens, auxquels on aurait raccourci les pattes de devant.

Dans une telle solitude, rien d'étonnant à ce que nous soyons devenus braconniers. Ces bêtes étaient à nous, puisqu'elles habitaient chez nous, et je ne suis pas bien sûr que les coups de fusil que nous leur avons envoyés furent des délits ; il s'agissait plutôt de l'affirmation d'un droit seigneurial... Ce n'est certes pas l'avis du gendarme, mais qu'avions-nous à faire d'un gendarme, dans notre monde à nous ?

Ah ! ces pigeons sauvages, cueillis en plein vol à la lisière de la haie où ils venaient digérer en roucoulant le grain pillé dans notre blé... au four, avec quelques lardons maigres et une bolée de cidre... nous n'avions pas trop de tout notre dimanche après-midi pour sentir descendre en nous ce fumet, vautrés sous un poirier, en suçant nos bouffardes bourrées à bloc de gros tabac noir ! Une fois même, j'ai tiré par erreur un merle. Il a rejoint les pigeons dans le four, et c'était, ma foi, délicieux...

Mais trêve de volatiles. Je voulais vous parler des écrevisses d'Adrien. Un dimanche matin, donc, Adrien m'a dit, dans son langage bref de solitaire :

— Mon vieux... le homard, c'est bon ?

— Il paraît, oui. Mais... ça ne pousse pas dans la région !

— Non. Mais presque...

— Hein ?

— Ben oui ! Les écrevisses, c'est des petits homards sauvages. Non ?

— Il y a des écrevisses, dans le ruisseau ?

— Y'en a ! Pas grosses ; comme une main de régent, qu'elles sont. Mais y'en a beaucoup. Il faut les manger.

Bien sûr, il fallait les manger. Mais il fallait d'abord les cueillir. Comment ?

— Je me demande si ça se pêche avec une ligne ?

— Peut-être. Essayons toujours.

Nous avons essayé, avec des lignes de fortune, mais rien à faire. Elles ne voulaient pas mordre.

— A la main, alors...

A la main non plus, ça ne marchait pas. Elles s'enfonçaient dans la vase, en crachant quelques bulles ironiques. Nous avions de plus en plus faim, à mesure que ce gibier de malheur nous échappait. Assis sur un tronc, au bord du ruisseau, nous chiquions nos pipes avec amertume. Adrien avait, au fond de ses yeux verts, la lueur sacrée du guerrier prêt à vaincre ou à mourir. Brusquement :

— Le fil, nom de D...

— Le fil ? quel fil ?...

— Le fil électrique... la clôture du parc aux vaches... on le prend, on le plonge dans l'eau, les écrevisses sont paralysées, on les empoche et la mère nous les cuit...

— Pas bête, ton truc. D'accord. Tu défais le fil au coin du parc, pendant que je vais me préparer à enclencher l'appareil.

Il m'a fallu remonter la pente, jusqu'à près de la maison, pour atteindre

l'appareil. Quand je me suis retourné, j'ai vu mon Adrien dans l'eau. Il avait ôté ses chaussures, retroussé ses salopettes, et il trempait jusqu'aux genoux dans le ruisseau. A la main gauche, sa pipe. A la main droite, le bout du fil de fer.

— C'est prêt... lâche le jus...

Les occasions de rire sont rares, dans le domaine perdu. Le cœur d'Adrien est solide. Alors, sans remord, sans pitié, sans âme, avec le sourire, j'ai enclenché...

Aucune vedette de music-hall, aucun clown, personne, non, personne n'a jamais atteint au comique de mon Adrien planté dans son ruisseau : les poils des mollets raides comme des épines de cactus, les dents crispées sur sa pipe, sa tignasse en forme de hérisson furieux, il découvrait, à 32 ans, les traîtrises de la physique...

J'ai quand même fini par couper le courant.

Cette histoire s'est terminée, à tout jamais, sur un mot, un seul mot, que l'on n'ose imprimer.

La mère nous avait mijoté un bouilli, « des fois que les écrevisses n'auraient pas été mûres ».

Si vous rencontrez mon vieux copain Adrien, ne lui parlez jamais, sous aucun prétexte, de homards, ni de rien qui puisse leur ressembler. Adrien est un bon gars, mais un peu vif...

Automobilistes !

Si vous venez dans la région, le GARAGE

DENIS FAVRE, à LEYSIN

est à votre disposition. ☎ (025) 6 24 19

Taxis - Excursions - Atelier mécanique
Agence VW

On sâ la vilhio dévesâ !
On fâ bin tot cein que fau !